

De la métamorphose des fontaines (recueil)

Raymond de La Tailhède

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

De la métamorphose des fontaines

Toi qui verses les parfums des coupes d'or
Pour des libations aux nymphes de Sicile,
L'audace de la Lyre a tenu ton bras fort.

Quel nom sonnerait mieux sur la corde docile,
Qui mènerait le chœur neuvain des doubles monts,
Vers qui s'élèverait du rivage des îles
La clameur des satyres vagabonds ?
Jean Moréas, par toi le siècle va revivre
Des victoires, illustre don de Jupiter,
Et pour hausser ma voix courageuse à te suivre.
Je t'invoque premier devant que de chanter.
Voici déjà le chœur des Heures répandues,
Semant de fleurs la route où passera le dieu,
Et voici que s'allume au fond des étendues
La Chersonèse d'Or, gardienne du feu.

Un Faune accoutumé des luisantes rivières
S'en vient dès le matin disposant ses roseaux,
Et mêle le chant clair des flûtes familières
Au clair de l'eau.
Musicien des bois et de la solitude,
La sereine splendeur des dieux est son étude.
Leur visible puissance étonne son esprit ;
Compagnon des bergers craintifs, il leur apprit
À réjouir l'autel du premier lait des chèvres,
Et dans l'ombre myrteuse à joindre sur les lèvres

Sa flûte pour des jeux dont Mycale est le prix.
Mais des monts d'Arcadie aux pointes d'émeraude,
Le glorieux archer Phébus lance les traits

Brillants, dans la fraîcheur obscure des forêts ;
Alors, le chèvre-pied s'étend sur l'herbe chaude :
« Ici des Immortels j'ai connu les secrets.
Fils d'un fleuve et le fruit d'une nymphe marine,
Mon sang, proche du leur par ma double origine,
M'a conduit des beautés qu'il m'a fait concevoir
À celles que sans eux je n'aurais pas pu voir.
Aussi, des eaux instruit et de cette apparence
Du liquide miroir réfléchissant le ciel,
Figurant ce qui passe, ensemble l'éternel,
Je dirai l'autre forme unie à leur substance.
Le principe nuisible ou tantôt bienfaisant
Est caché sous le cours d'une pure harmonie,

Murmurante en ses bords, par un fredon suivie,
Et qui d'une voix douce arrête l'écoutant.
D'Athamante et d'Ammon vous savez les merveilles,
L'ambre et l'or de Crathis n'étonnent vos oreilles,
Ni Salmacis l'impure, et ni d'Amythaon
Clitore recevant l'herbe de la raison.
Encore savez-vous celles des lacs perfides
Issus de l'Arcadie ou des pays arides,
Emprisonnant les corps aux réseaux du sommeil.
Qui de vous en ce monde a rien vu de pareil !
Si de prodiges tels vous appreniez les causes,
L'effroi de votre cœur pèserait aux Titans ;

Vos aïeux, aujourd'hui près du Styx habitants,
Témoins ainsi que moi de ces métamorphoses,
Sans les comprendre mieux sont morts depuis longtemps.
Quelques-uns, toutefois, surpris dessous l'écorce,
Ou de l'onde empruntant la sinueuse force,
Favorisés des dieux comme de leur fureur,
Soit maintenant rocher et soit maintenant signe,
Ont vu suivre la vie un élément plus digne
Du châtiment divin ou du même bonheur.
Narcisse a redouté cette voix incertaine
D'Écho plaignante au loin, servante de sa peine ;
Et qui, courbant les fleurs pour se désaltérer,
Comme elles s'est penché, mais de sa face humaine
Rien plus que sa pâleur ne reste à s'admirer.
Malheureux ! il buvait la chaleur insensée
Que versent dans ces lieux aux sources d'alentour

Les larmes de Biblis, ardente en son amour,
Tendre sœur, du désir de ton frère frustrée !
Ton nom, Hylas ! Hylas ! retentit près des flots.
La grève retentit du désespoir d'Hercule ;
Tes yeux sont étonnés d'un nouveau crépuscule ;
Le courant du ruisseau répète tes sanglots.
Dictynne a préservé la pudique Aréthuse,
Nue et d'un teint vermeil couvrant sa nudité ;
Dictynne au seul signal de son arc irrité
L'enveloppa de pluie et de vapeur confuse.
Que ne dirai-je encor des Vierges racontant ?
Un dieu même, et parmi tous les dieux éclatant,
A brûlé pour Daphné, rejeton du Pénée.

Il la poursuit, s'approche, et d'une tige née
Où des membres légers il convoitait l'ardeur,
Il cueille le rameau toujours cher à son cœur.
Laurier ! verte couronne au temps inaltérable,
L'ennemi des neuf sœurs te devienne exécrable,
Et ces feux dans ta fuite, ô Nymphe, retenus,
Qu'ils brillent à des fronts par elles reconnus.
Il est une vallée au flanc de l'Érymanthe :
Les cyprès et les pins tout pesants d'ombre lente
Y dressent un abri de Phébus épargné,
Lorsqu'il a le milieu de son parcours gagné ;
Là, son active sœur, la fille de Latone,
Ayant rompu la chasse, un moment, s'abandonne
Au vigilant repos d'un silence soudain.
Lieu funeste à l'impie et marqué du destin.

Dans le vif du rocher, sonore et froide, l'onde
Remplit la cavité d'une voûte profonde,
Un reflux abondant s'épanche sur les bords,
Et la claire rosée y rafraîchit le corps.
À peine, ô Cadméen, conduit par l'ignorance,
Tu viens, et de ton sort ressentant l'influence,
À peine as-tu levé tes sacrilèges yeux,
Que prenant en ses mains pour te châtier mieux
Cette eau chargée alors de cruels maléfices,
Avant même, à l'effroi des nymphes, que tu visses
Artémis et son arc à terre détendu,
Elle a sur ta figure un venin répandu.
Ores un double bois à ton front ramé monte ;
Tu fuis, et chaque pas te découvre ta honte,

Toi-même à la fureur des chiens tu t'es voué.
Où se cache Actéon, race d'Autonoé ?
Bergers, hôtes heureux de ces douces prairies,
Aux sources que l'été n'a pas encor taries
Contentez votre soif, et, mêlant vos troupeaux,
Tandis que d'Apollon vous tenez ce repos,
L'un, de Daphnis aimé, tressant une couronne,
Accordera sa voix à la docte leçon,
Et l'autre, que la lutte incertaine aiguillonne,
Tirera de la lyre une double chanson ;
Et quand l'ombre agrandie aux collines prochaines
Sur vos pieds étendra les hauts rameaux des chênes,
Rassemblez vos taureaux, vos boucs et vos brebis,
Sans plus chercher ici ce qui n'est pas permis.

Nous, Faunes et Sylvains, cependant, et Naïades,
Du lever de l'Arcture au déclin des Pléiades,
Voyant le creux du ciel sur le pôle alternant,
Nous interpréterons, suivant la destinée,
Les présages divins que va dans l'air sonnant
La rumeur prophétique aux lieux obscurs menée. »

Première Ode à Jean Moréas

Tu dis, et de ton doigt levé sur les sept cordes,
Ainsi qu'au vent nouveau frémissait la forêt :
Car tes rythmes, ô Apollon, tu les accordes
Au son de l'Arc.

Porte-Lyre, Devin, Chasseur de Thessalie,
J'éclairerai de fleurs le vert de tes lauriers ;
Ta victoire sera de flammes embellie,
Victorieux !
Le somptueux passé qui fut ton héritage,
À tes yeux de verdure et de pourpre lassés,
Est devenu pour toi chaque jour davantage
La visible lueur.
Pour toi s'est élevé de l'ombre environnante
L'avenir au galop des chevaux du Soleil
Levant, comme Vénus de l'écume éclatante
Des tumultes marins.

Près des sources que des satyres ont troublées,
Tout un silence d'or vibrant s'est abattu,
Claire merveille éclose au profond des vallées,
Si l'oiselet chanteur du bocage s'est tu.
Oubli de flûte, heure de rêves sans alarmes.
Où tu as su trouver pour ton sang amoureux
La douceur d'habiter un séjour odoreux
De roses dont les dieux sylvains te font des armes.
Là tu vas composant ces beaux livres, honneur
Du langage français et de la noble Athènes :
Au plus haut bruit chanté de tes strophes hautaines
Quel poète n'a pas tressailli dans son cœur ?

Le sénile troupeau qui tremble et les Ménades
Jalouses, en ces lieux de gloire n'entreront.
Ni cet esprit vulgaire, effroi des Oréades,
Ni tous ceux dont les dieux ont détourné leur front.
Mais Claros maintenant prophétise, et la Lyre

Résonne comme un fer battant sur le carquois,
Et depuis ton réveil on entend dans les bois
Cybèle retentir.
La torche d'Heraclès allume une autre aurore,
Et vois pour enlacer ta tête, Moréas,
Daphné que poursuivait Apollon Loxias
Au diadème d'or.

Deuxième Ode à Jean Moréas

Neuf fois je frapperai la lyre :
Les Muses aiment notre voix :
Les accords que je veux produire
Seront dociles à leurs lois,
Si je célèbre la verdure
Entournée à ta chevelure
Et les neuf Muses à la fois.

Déjà sur la double colline
Où fleurissent toutes les fleurs,
Par cette puissance divine
Qui rend belles les nobles sœurs,
Aganippe t'ouvre ses rives,
Et du courant de ses eaux vives
Elle te verse les liqueurs.
Clio la grandeur héroïque
Souffle, Euterpe la joie aussi,
Thalie aimable au jeu rustique
Repousse l'effort du souci,

Et tu reçois de Melpomène
La gravité musicienne
Des rythmes honorés ici.

Le chœur qui les danses décore,
Tirant des cithares tantôt
Un doux bruit, un fredon encore,
Par une corde au son plus haut,
Ainsi que troupes vagabondes
Mène les fêtes sans secondes
De Terpsichore et d'Erato.
Mémoire auguste, Polymnie,
Tu es des âges le réveil ;
Secret des mondes, Uranie,
Tu es la flamme du soleil.
Calliope a livré sa grâce
À celui que nul ne surpasse,
Moréas, chanteur nonpareil.

Au doux parler des sœurs jumelles
Ma voix se joint pour le plaisir
Du laurier éloquent comme elles
Que ta force a fait reverdir :
À l'Isthme, à Delphes, tu le cueilles,
Le droit arbuste aux sombres feuilles,
Seule moisson de ton désir.
Promis au fouet des Euménides,
Cependant sifflant aux roseaux,
Qui vont multipliant leurs rides
Quelques-uns se disent nouveaux :
Ceux-là, comme errantes figures

D’ombres, par les landes obscures
N’auront de trêve à leurs travaux.

Race qui fait voir en ses ruses
La bassesse de ses efforts,
La Gorgone en place des Muses
De leur vie a tiré les sorts.
L’un l’autre ils se peuvent poursuivre.
Ils sont morts sitôt que de vivre,
Cendre et fumée entre les morts.
Il n’est point de nouvelles armes
Pour nous assurer d’un renom
Moins vain que leurs tristes alarmes.
Le même trait nous sera bon
Qui à Pindare fit service,
Car c’est toujours le même vice
Le but des flèches d’Apollon.

Ode à Maurice du Plessys

Frère d’armes, lauré des palmes olympiques,
Ta valeur t’a mené, trois fois victorieux,
Lançant les javelots soudains et, par les dieux !
Les redoutables piques.

Du Plessys, près de toi pour diriger ton bras
Veillent les graves Protectrices,
Et Diane dont l’arc ouvre des cicatrices
Que tes ennemis ne voient pas.
Leur fureur s’est accrue à combattre dans l’ombre,

Nos glaives éclatants les ont couverts de nuit ;
Rien n'a pu les garder où le soleil reluit,
Leur effroi, ni leur nombre.
Aussi réjouissant nos cœurs et plus encor
Celui qui nous permit ces luttes,
Nous ferons retentir de lyres et de flûtes
Les rives où jadis passa le bélier d'or.

Tyndarides !
Lumière continuelle sur la mer, guides
D'Argo, nef héroïque entre les flots arides,
Votre double puissance aujourd'hui va lier
À nos fronts le laurier.
Que fleurisse à présent le thyrse et que la rose
Se mêle dans la coupe au vin des Immortels !
Il nous est réservé d'avoir des honneurs tels,
Plessys, sur toute chose.
Car n'avons-nous pas vu le sépulcre s'ouvrir
De Ronsard, du pieux Virgile,
Tandis que le Centaure et sa race inutile
Dans l'âpre Scythie allait fuir ?

Et nous rétablirons, abrités de l'outrage,
Athènes éternelle et l'antique renom
Latin des Gaules au pays de notre nom
Et de notre courage.
Pour toi, le favori des Muses, et qui sais
Conquérir la noble couronne,
J'ai réglé dans mes vers l'ode afin que résonne
Des amicales sœurs le nouveau luth français.

Ode à Charles Maurras

Heureux qui sait aux vers assurer son esprit,
D'eux-mêmes recevant la prudente éloquence,
À des soins occupé dont l'ardeur le nourrit ;
Et bienheureux un cœur qui n'a d'autre science
Que celle des leçons que mon maître m'apprit.

Muses, celui pour qui j'ai suivi votre troupe
Aujourd'hui sur Parnasse et sur Pinde où l'on voit
Levée entre les monts une jumelle croupe,
Il recueillit aussi de vos bouches, adroit,
Le doux miel que sa main a pressé dans la coupe.
J'ai mêlé le feuillage immortel plusieurs fois
À cette lyre d'or qui chante les victoires,
Car les dieux ont toujours favorisé ma voix,
Apollon, et les sœurs aux chevelures noires,
Et les courantes eaux des Naïades des bois.
Toi, le fruit animé de Minerve elle-même
Noue à ton front déjà son plus noble lien.
La sagesse parfaite est le vrai diadème

Qui n'a point de rivaux au stade olympien,
Et dont Athènes seule a conservé l'emblème.
Où mes traits maintenant, d'un vol sûr dirigés,
Peuvent-ils vers le but marquer l'or de leurs pointes
Sonnantes tour à tour la joie et les dangers,
Puisque j'ai tendu l'arc de mes sept cordes jointes ?
Quel fut celui premier qui sur les mers errant,
Guidé par le désir nouveau d'une patrie,
Pensant aux bords grégeois, eut ce destin plus grand

De rencontrer Provence en lieu de l'lonie,
Plus hardi que Jason et meilleur conquérant ?

Il n'avait point d'un mât prophétique l'augure,
Ni la lyre d'Orphée animant les rameurs,
Ni Castor et Pollux semblables de figure,
À qui les dieux ont fait de pareilles faveurs,
Mais l'incertain espoir d'une longue aventure.
Provence, où le soleil arrête ses chevaux,
Ainsi connurent-ils les merveilles du monde,
Tes peuples enseignés par ce divin héros,
Et la stérile mer en ce jour fut féconde
Comme la terre ouverte aux bienfaisants travaux.
Je vanterais son nom ! Mais cependant qu'il semble
Que je veux à l'honneur hausser le tien, Maurras,
Ce trophée ancien que la Provence assemble.

L'olivier de Minerve et l'arme de Pallas,
En mes mains, pour ton los, se retrouvent ensemble.

À Jean Moréas

L'arme que m'a forgée aux rocs lipariens
Le Cyclope artisan des flammes malfaisantes
N'est pour mon bras trop lourde où d'autres sont pesantes
Car elle doit frapper tes rivaux et les miens.
Que même d'Apollon je retienne des biens
Qui m'ont rendu fameux aux oreilles savantes
Et que du laurier d'or mes tempes soient luisantes,
Mon orgueil ne s'attache à de pareils liens.

Pourtant ce n'est ton doigt qui les cordes dispose,
Ni cette fleur sans prix, la cyprienne rose,
Ni l'oiseau séculaire élevant haut mon vœu :
Une si noble ardeur encor ne les réclame,
Ains que ces forcenés ne rejettent leur âme
Par un autre trépas que de mon arc de feu.

Si l'espoir d'un laurier

Si l'espoir d'un laurier de semence inconnue,
Ô Lyre ! te retient tout entière en ma voix,
Ceux-là seront chéris d'abord à qui je dois
De faire sonner haut une corde chenue.
Quand Phébus d'une pointe ardente et continue
Éclate encor, caché par le revers des bois,
C'est un soleil puissant que sur l'arbre je vois
Dedans le crin d'un chêne approché de la nue.

Telle plus, noble Lyre, antique tu parais,
Des mains doctes pressant d'âge en âge les rais
Dorés, plus a grandi le chant que je commence.
Et pour que soit mon front aux Muses dédié,
Ronsard, guidant le trait d'Apollon envoyé,
Aux tonnerres de l'aigle a renflammé la France.

À Ernest Raynaud

N’est-ce pas que l’ardeur fut jadis retardée,
Que bornait contre toi le séjour languissant
Du fleuve, quand tu fus aux Ombres arrivant,
Raynaud, d’un haut désir et d’une noble idée ?
N’est-ce pas que tu veux, la sachant bien guidée,
Et comme l’un de nous, courageux, y descend,
Reprendre chez les Morts encore que vivant,
Cette Eurydice aimée et trop tôt regardée ?

Sa face, dérobée à l’usage des cieux,
N’a pas d’un vain regret attristé sa lumière
Et n’a de sa beauté rien perdu que nos yeux.
Orphée au noir Hadès la laissa prisonnière :
Et celui-là peut seul l’amener à nos jours
Qui domptera le feu des communes amours.

Hélène

Tel aux remparts de Troie un bûcher encor fume,
Qui d’Asie en Europe et de la terre aux cieux,
Du jaloux Achéen l’effort audacieux
Atteste au seuil d’Argos où l’autre feu s’allume.
Dix ans ; les dieux rivaux ; le refus de l’écume
Des mers aux vents mêlée et les rois anxieux ;
Un Achille irrité mais non moins glorieux ;
Et de boucliers d’or Vulcain battant l’enclume !

Hélène infortunée et bienheureuse aussi !
Étrangère à ton corps maintenant, vois ici
Qu'à de plus grands exploits je recherche les palmes ;
Quelles flammes pour nous alors ne brûleront,
Puisque de ta beauté ne te faisant l'affront,
Je n'ai pas attendu que les flots fussent calmes.

Hymne pour la Couronne

Il le faut, je te prie, ô Silence, dénoue
Ce lien d'une année à mon carquois mêlé.
Que d'un accent plus fort j'aille gonflant ma joue
Et que le but soit prompt où ma flèche a volé.

Prophétique au parlant feuillage de Dodone
Qu'agite un dieu muet sur les chênes vermeils,
Ô Silence, à présent, que la corde résonne
D'une lyre et d'un arc en leurs travaux pareils.
Je dirai le laurier chéri des Piérides,
Afin que, par mes vœux,
Clio n'ayant ouvert pour moi des bois arides,
J'en courbe à tes cheveux ;
Que je t'honore enfin, célébrant la Victoire,
Puisque tu n'as laissé
Rien de grand qui ne fût, dans l'humaine mémoire
Par tes vers dépassé ;

D'un cœur athénien et d'un français courage,
Moréas, ne vas-tu,
Des sots te retirant, lever en ton ouvrage

Ce Ronsard abattu,
Ce Vendômois, orgueil des Princes et le nôtre,
Qui prit dedans sa main
La lyre et le laurier en rendant l'un et l'autre
À l'éclatant Thébain !
Comme l'Égidien, je ne sens la puissance
Bruissante ma voix
Qu'à louer les héros ou qui par la science
S'égalerait aux rois.

Comme envers lui Ronsard je ne veux autre peine
Que d'aller moissonner
La tige au droit surgeon de l'onde riveraine,
Et que t'en couronner.
Si vraiment des neuf sœurs j'ai reçu cette audace
Y saurais-je mentir ?
Et nul ne me verra, quelques vers que je fasse
Encore retentir,
À d'autres réserver ce glorieux trophée,
Brillant, et, tel qu'un dieu,
Fait d'immortalité, moi qui du sang d'Orphée
Ai bu le même feu !

Du Plessys, qu'à sa course un frère de Diane
Bien reconnaîtrait-on,
Encor qu'il ait dressé la torche amycléane
Si haut au double mont.
Et que forçant la Nuit de la flamme jumelle
Étendre la clarté,
N'aura pas l'Hélicon et sa feuille nouvelle
Tout entier dévasté ;

La barre de la mer, levée aux vents contraires,
Ne m'aura point jeté
Trop longtemps loin du bord des sources salutaires
Par Pégase heurté,

Si je mêle aux rameaux dont l'illustre origine
Se vante d'Apollon,
Celui qui va tirant au suc de sa racine
La cendre d'Ilion.

Hymne pour la Victoire

Muses, favorisez au chant nouveau que j'orne,
Et pour qu'il soit de vous l'honneur que je vous rends.
De vos dons embaumez ma lèvre à pleine corne,
Vierges sourdes aux cris des honteux ignorants.

Celui qui ne sait point par la vertu du Nombre
En accordant la lyre élever des cités,
Comme Amphion et comme Orphée étendre l'ombre
Mouvante des forêts, et des fauves domptés
Écarter la fureur qui gronde en leurs repaires,
Les dieux ne furent pas bienveillants à ses pères.
Muses, ne craignez point d'accompagner mes pas.
Si j'ai du Pythien bien suivi les combats,
Laquelle parmi vous n'a ma course guidée,
Ô neuf sœurs, redressant en ma droite irritée
Une flèche du sang de Nessus empestée,
Et ces cordes au fût qui ne se rompent pas ?

Désarmez notre bras, car la victoire est sûre,
Et sur la lyre seule affermissez nos doigts.
Je pourrai maintenant de la plus haute voix
Suivre de l'harmonie une égale mesure.
Toi qui, mettant le char dans le cercle des signes
Et de la même ardeur que faisait Apollon,
N'as laissé ses chevaux battre aux traces indignes
D'un autre Phaéthon ;
Qui mené par l'Aurore et les Heures compagnes
Des barrières du jour aux portes de la nuit,
As tout l'éclat du ciel versé sur nos campagnes
En toi-même produit ;

La mer qui te reçoit après t'avoir vu naître,
De ce nouveau soleil a les feux retenus,
Certaine que par toi doive encore apparaitre
Et par elle Vénus.
Trois fois, Moréas, heureux, vois, la Victoire
A repris son honneur aux lauriers attaché ;
Si ce n'est point de toi, qui donc a cette gloire
De l'avoir recherché ?
Ce n'est pas pour léguer aux ondes Égéennes
Son nom, ni pour l'éclat d'un sort injurieux,
Que Du Plessys unit l'aile d'Icare aux siennes,
Porté jusques aux cieux ;

Mais plus près de Phébus que le fils de Dédale,
Il n'appréhende point de sa témérité,
Car il passe Neptune et la chance inégale
Du vol qu'il a tenté.
Ai-je avec cent héros au bord doré du Phase

D’un monstre dépouillé la pourpre du bélier,
Et les taureaux d’airain dont le naseau s’embrase,
Les pouvais-je lier ?
Pour satisfaire au vœu des prochaines années,
Si de l’Aulide encor je détourne mes pas,
La fausse fermeté des roches Cyanées
Ne les bornera pas.

J’aime la Vérité, c’est pourquoi je vous loue
Qui les Muses avez prises dans vos maisons,
Qui seuls voyez leurs yeux fleurir et sur leur joue
D’immortelles saisons.
Vous, des antiques voix rivaux et moi troisième,
Après Pindare, et trois ensemble combattants,
Ensemble nous savons vaincre par le temps même
L’éternité du temps.

Hymne pour la Gloire

J’ai chanté les lauriers et les chênes, qui sont
Marque de la victoire et noblesse du front,
Le seul honneur vraiment à la raison humaine :
J’ai ta voix entendue au creux d’une fontaine,
Faune, et les célébrant j’ai respecté les dieux,
Visibles d’autant plus qu’ils frappent moins nos yeux.

Tel le héros Jason, la Lyre ayant pour guide,
Maintenant, dirigé vers une autre Colchide,
Sur le navire Argo par mes mains reconstruit,
Aux souffles de la mer sonnant le même bruit,

Il est temps qu'une part des choses soit montrée,
Passant l'ambition de la toison dorée.
Plus digne de ce but quel vaisseau porterait
Vers des sables lointains une antique forêt
En ses flancs et Dodone en sa haute mâture,
Et qui s'étonnerait, osant une aventure
Où seulement l'espoir n'a pas borné mes vœux,
Des enflammés Jumeaux si j'ai suivi les feux ?
Magicienne, j'ai bu le breuvage, Médée,
Qui garde de mourir et nourrit la pensée

Des Muses, car leur coupe est pleine du poison
Dont tu rajeunissais la vieillesse d'Éson.
Dès mon enfance aux flots désaltéré d'Ascrée,
Depuis lors j'ai pris part à l'onde Clitorée,
Au fleuve oblivieux j'ai rejeté le mal,
Mais recherchant surtout la fontaine au cheval.
Le vulgaire, orgueilleux d'ignorance et de vice,
S'il y puise, ressemble aux compagnons d'Ulysse,
Immondes prisonniers des charmes de Circé,
Tant un esprit stupide en leur forme est passé,
Tant le cœur d'un barbare est rempli de folie !
Il en est qui montrant une face embellie
Et de robes de pourpre ornant leur pauvreté,

Portent insolemment un temple dévasté ;
Mesurant à leur front l'éclatante couronne,
La honte n'a pour eux plus rien qui les étonne,
Et moquant entre soi la dépouille des dieux
Ils pensent qu'un triomphe a repeuplé les cieux.
Nous, des autels déserts renouvelant les roses

Et délivrant les voix aux cavernes encloses,
Bouches de la Pythie et du Trophonien,
Bruissantes encor du chœur Aonien,
Nous avons sur la mer vu Rhodes apparaître,
Désireuse d'avoir le soleil pour son maître ;
Et toi, qui de Latone as recueilli le fruit
Nuptial, les flambeaux du jour et de la nuit,
Douce à ses pieds errants et plus douce à sa crainte,
Délos, foyer brillant des îles, île sainte !

Un roi sur son vaisseau, près de sortir du port,
Lève vers le soleil sa large coupe d'or :
Le fils d'Hypérion descend dans cette coupe.
Alors, tournant sa face auguste vers la troupe
Des peuples généreux et les nobles cités,
Le prince honorera les dieux qu'il a quittés ;
D'elle à ses compagnons il fait ensuite hommage
Avant que de laisser de Phébus fuir l'image.
C'est ainsi qu'il nous plaît, nous des Muses élus,
De louer nos amis et ceux qui ne sont plus.
La mort n'a pas rendu notre louange vaine,
Encore que les morts soient affranchis de peine :
Aux Champs-Élysiens ne s'éteint pas le cours
D'un éclat dont vivants ils marquèrent leurs jours.
De nous tirant son vol l'agile Renommée

Ad'Achille et d'Hector la vaillance nommée,
Et du prince troyen le voyage est par nous
Mené contre les bords où s'allaitent les loups.
Les illustres vainqueurs des pindariques odes
Ou vantés de Ronsard dans ses lyriques modes,

Ceux qui seraient obscurs de leur seule valeur,
Ceux dont la lyre veut éterniser l'honneur,
Furent-ils pas servis d'un vin, comme aux plus dignes,
Qui n'a jamais gonflé sur le thyrse des vignes
Sa grappe d'ambroisie et de miel oréen ?
Il est doux de serrer d'un immortel lien
Les fronts, et d'un laurier prenant en nous sa gloire ;
Car nous avons transmis aux hommes la mémoire
Des hommes, au delà des rives du Léthé.

Par notre volonté vous avez existé,
Pasteurs des nations, bergers de l'Arcadie,
Héros ! mais toi, l'amour, Gallus, garde ta vie :
Des lèvres de Mantoue, à Gallus, célébré,
Ombre chère, et des fleurs elles-mêmes pleuré.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/De_la_m%C3%A9tamorphose_-des_fontaines_%28recueil%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.